

PRIX D'ABONNEMENT :

AU CANADA.
Edition Semi-quotidienne : Un An, \$4.—6 Mois, \$2.—
Edition Hebdomadaire : Un An, \$2.—6 Mois, \$1.—
AUX ETATS-UNIS.
Edition Semi-quotidienne : Un An, \$5.—4 Mois, \$2.—
Edition Hebdomadaire : Dix Mois, \$2.—5 Mois, \$1.—
PAYABLES D'AVANCE.

Les Abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

On ne reçoit point d'Abonnement au Canada pour moins de six mois.—Tout semestre commencé se paie en entier.—Tout semestre commencé à l'un ou à l'autre Edition devra se terminer, avant de pouvoir changer.

L'ORDRE

UNION CATHOLIQUE.

HECTOR FABRE—Redacteur-en-Chef.

Editeurs-Propriétaires—PLINGUET & CIE.

PRIX DES ANNONCES

DANS L'EDITION SEMI-QUOTIDIENNE.

Six lignes, première insertion.....50 Cents
Chaque insertion subséquente.....13 "
Dix lignes, première insertion.....67 "
Chaque insertion subséquente.....17 "
Au-dessus de dix lignes, par ligne.....7 "
Chaque insertion subséquente, par ligne.....2 "
Un quarré, à l'année.....\$30.00
Un demi-quarré, do.....16.00

Toutes Lettres d'Affaires, Communications, Correspondances, doivent être adressées franco au Directeur du Journal, No. 26, Rue St. Gabriel.

BAS-CANADA.

Montreal, 30 Juillet 1862.

La candidature de M. Holton ne plaît point à la *Minerve*. Ce n'est pas un *lory*, et elle n'aime guère parmi les anglais que les *lories*, Sir Allan MacNab, M. J. A. MacDonald, etc., le parti qui en 1837, en 1849, et en commençant l'agitation de la question de l'augmentation de la représentation, nous a donné des preuves mémorables de son affection et de ses sympathies.

Notre inclination est différente de la sienne; nous préférons en général les libéraux anglais aux *lories*; nous préférons les hommes qui se sont unis à nous pour conquérir le gouvernement responsable d'abord, puis pour en remettre l'exercice entre nos mains, à ceux qui, après nous avoir refusé le gouvernement responsable, ont voulu en garder le contrôle à notre détriment; nous préférons les hommes qui s'alliaient à la *Minerve* pour soutenir le Ministère LaFontaine-Baldwin, à ceux avec qui elle s'unissait pour soutenir le Ministère Cartier-MacDonald.

M. Holton est un libéral de l'école à laquelle appartenait autrefois la *Minerve*; il était un des partisans du Ministère LaFontaine-Baldwin. Par son caractère et ses sentiments, il se rapproche de la nuance politique de MM. J. S. MacDonald et Foley, les vrais continuateurs de M. Baldwin, les vrais chefs du parti libéral anglais.

La *Minerve* fait grand bruit de ce qu'elle appelle les *sympathies Américaines* de M. Holton. Américain d'origine, M. Holton manquera à toutes les convenances en exprimant sur les Etats-Unis des opinions analogues à celles que notre confrère proclame. Mais s'il n'a pas déclaré comme la *Minerve* la guerre aux Etats-Unis, nous ne sachions pas que dans les circonstances récentes, il ait en aucune manière donné lieu de suspecter sa fidélité à sa patrie d'adoption. Notre confrère désire exciter des appréhensions qu'il ne ressent pas lui-même, et répandre contre M. Holton de ces vagues calomnies d'autant plus dangereuses et plus difficiles à dissiper qu'elles ne reposent sur rien de précis.

Ce qui scandalise par-dessus tout notre adversaire, c'est que le *Globe* appuie en même temps que nous la candidature de M. Holton. Ce n'est point la première fois que nous avons le regret de nous trouver d'accord avec le *Globe*, et d'en courir à cause de cela les reproches de la *Minerve*. Mais le désagrément d'être d'accord avec un ennemi et de fournir un sujet d'article à un adversaire, ne nous a jamais fait dévier du droit chemin et deserté nos opinions. Nous allons droit devant nous, suivant fidèlement notre drapeau, sans nous préoccuper de ceux qui le suivent avec nous et de ceux que nous rencontrons sur la route, portant allègrement le plaisir ou la contrariété de faire de temps à autre un bout de chemin soit avec la *Minerve*, soit avec la *Globe*, soit tout seul.

Nous étions il y a deux mois dans l'opposition avec le *Globe*. Nous sommes débarrassés de ce pénible et compromettant voisinage. C'est au tour de la *Minerve* à être dans l'opposition avec le *Globe*. Tous les deux font une petite guerre au Ministère.

le *Globe* avec les ménagements et les précautions de quelqu'un qui attend et cherche des occasions d'hostilité, la *Minerve* avec les ménagements et les précautions de quelqu'un qui cherche à rompre avec les vaincus et à se rallier aux vainqueurs.

La *Minerve* est bien plus près du *Globe* que nous ne l'avons jamais été, car comme lui elle dénigre et cherche à ridiculiser le système de la double majorité.

Quant au programme politique de M. Holton, il le fera connaître lui-même s'il se rend aux réquisitions qui vont lui être présentées. Nous croyons pouvoir dire maintenant que ce programme sera en tout point conforme à celui du Ministère.

M. Holton a fait une faute grave dans son existence politique, mais il l'a fait en commun avec MM. Dorian, Drummond, Laberge, etc.; et il a consenti à faire partie d'un Ministère dont M. Brown était le chef. Les éléments manquent pour juger ce Ministère, puisqu'il fut inconstitutionnellement renversé avant d'avoir pu formuler son programme; mais l'acte seul de consentir à faire partie d'une Administration dont M. Brown était le chef, fut une faute. Commise en commun par six Bas-Canadiens, cette faute doit être pardonnée à tous ou à personne. L'opinion publique en a absous MM. Dorian, Drummond, Laberge, etc., il serait souverainement injuste d'en faire peser le poids sur M. Holton seul et de l'excepter de l'acquiescement général.

Sur la question du *libre échange*, question parfaitement oiseuse dans les circonstances actuelles et qui ne peut surgir même dans un avenir éloigné, le *Herald* a parfaitement répondu à la *Gazette de Montréal* :

"Que dans l'état actuel de nos finances on ne pouvait songer à réduire le tarif, et que, comme conseiller législatif, l'influence de M. Holton sur la politique commerciale du pays sera extrêmement restreinte, puisque l'initiative de toute législation de cette nature appartient constitutionnellement à la Chambre d'Assemblée."

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que le département de l'immigration reste attaché au Ministère d'Agriculture. La colonisation est partagée entre ce Ministère et celui des terres; M. Ewart, directeur de la colonisation du Bas-Canada, M. MacDongall celle du Haut.

Nous félicitons le Ministère sur la solution patriotique qu'il a donnée à une question entourée de tant de difficultés. C'est un grand acte politique qui montre avec éclat l'esprit de justice, la fermeté et le patriotisme dont il est animé.

Nous espérons qu'un des premiers actes de M. Ewart, raffermi à son poste de Ministre de la colonisation du Bas-Canada, sera la nomination de M. Rameau à la direction de l'émigration Française, Belge et Suisse.

Nous apprenons de Québec que des exécutions capitales viennent d'être faites dans les Bureaux Publiques, et qu'un certain nombre d'employés incapables ou inutiles ont été congédiés. C'est là une mesure pénible pour quelques individus, mais impérieusement réclamée par l'état des Bureaux Publiques encombrés d'employés incapables de remplir les devoirs de leurs fonctions et nommés seulement par favoritisme politique.

A l'avenir, ce sera le mérite personnel, et non pas seulement l'intrigue ou la parenté politique, qui ouvrira aux aspirants les Bureaux Publiques et leur assurera de l'avancement. L'Etat apportera dans le choix de ses employés les mêmes précautions et les mêmes exigences que les particuliers. Les bons employés recevront l'encouragement réservé jusqu'ici aux intrigants utiles.

Voici l'adresse de M. Olivier aux électeurs de la Division de Lanau-dière :

Vous serez appelés bientôt à accomplir un devoir important pour vous et pour le Pays en général, celui de choisir un membre pour représenter cette Division dans le Conseil Législatif.

Malgré que les actes du Conseil aient une portée politique peut-être moins décisive que celle de la Chambre d'Assemblée dans l'action directe du Gouvernement, cependant ses devoirs, comme corps législatif, et aussi comme contre-poids entre le Gouvernement et le Peuple, doivent avoir une grande influence sur le bien-être et le sort des populations de ce pays.

Il est donc de votre devoir et aussi de votre intérêt, de choisir une personne capable de prendre part à la discussion et à la révision des lois, en même temps que par l'expérience acquise des affaires, elle sache balancer les prétentions qui semblent quelque fois exagérées entre le Gouvernement et le peuple.

Des personnes influentes de cette Division nous ont fait l'honneur de croire que si j'étais choisi pour remplir cette charge, je tacherais d'y faire mon devoir.

La question la plus importante qui devra requérir d'abord le travail et le concours du Gouvernement et des Chambres, est la question des finances. Avec une dette de plus de soixante millions de piastres, il nous faut exercer l'économie la plus sévère, dans les dépenses, comptable cependant avec le service public, si nous voulons éviter de voir écorner l'agriculture et l'industrie par des taxes directes. Il faut enfin voir cesser ce système de dilapidation des deniers publics qui, s'il était arrêté, deviendrait la ruine du pays.

Des hommes qui ont à cœur de faire cesser cet état de choses, et dans lesquels le pays a confiance, ayant été chargés de prendre les rênes de l'administration, je tâcherai, si vous m'approuvez la faire, de leur donner un concours loyal dans les efforts qu'ils feront pour rétablir l'ordre dans nos finances. De plus nous devons tous leur tendre la main, pour les soutenir dans la position ferme et décidée qu'ils ont su prendre sur la question des Ecoles séparées dans le Haut-Canada, et sur celle de la Représentation.

La première est une question que le Bas-Canada a déjà lui-même réglée avec justice et libéralité, vis-à-vis de la Population Protestante dans ses limites, et nous devons être heureux de voir ce sentiment d'équité et de tolérance adopté par les ministres qui représentent le Haut-Canada.

Quant à la question de la Représentation, tout le Bas-Canada est unanime à vouloir le maintien de l'égalité représentative, et nous devons savoir gré au Ministère actuel d'avoir adopté cette égalité, comme base de sa formation et de son existence.

Notre Province n'ayant aucune voix sur la question de paix et de guerre avec les nations étrangères, mais au contraire étant forcée de suivre les décisions du Cabinet Impérial, nous ne saurions être tenus, ni par le devoir ni par l'honneur, de maintenir en temps de paix, une force militaire régulière et permanente pour résister au premier choc de l'invasion étrangère. D'ailleurs, en questionnant nous le désir, que nous ne pourrions le faire, sans y sacrifier des sommes considérables; sacrifices que l'état de nos finances nous défend de faire. Mieux vaut pour nous, consacrer les ressources du Pays à favoriser l'immigration et la colonisation des terres incultes plutôt que de les épuiser à se préparer à des éventualités qui ne se réaliseront peut-être jamais.

Sachant que l'agriculture est la base la plus certaine de force et de la richesse du pays, et ayant le même intérêt que vous dans sa prospérité, tout ce qui pourra tendre à la favoriser, trouvera toujours en moi, un appui sincère et zélé. Il faudra donc dans l'intérêt de la classe agricole tâcher de refaire l'assurance qui ronge nos populations rurales, en créant des institutions de crédit foncier, d'une part, et fixant le taux de l'intérêt, d'autre part, et pour moi je crois.

rais faillir à ce que je vous dois, si je manquais à l'accomplissement d'un tel devoir. Une des règles du Gouvernement constitutionnel au maintien de laquelle nous devons veiller strictement, est qu'aucun ministre ne dispose des deniers publics sans un octroi préalable des Chambres; et vous devez enjoindre péremptoirement à celui qui aura l'honneur de vous présenter, de ne jamais permettre la violation de cette règle qui est la sauve-garde des droits du peuple.

Depuis près de vingt ans que j'exerce au milieu de vous une profession qui m'a mis à même de suivre le fonctionnement des lois municipales et autres qui intéressent spécialement les campagnes, j'ose me flatter d'être en mesure de prendre part aux discussions qui tendraient à les améliorer et à en faciliter l'exécution.

Quoique je n'aie jamais voulu m'astreindre rigoureusement aux exigences quelquefois extrêmes des partis, j'ai toujours partagé et professé les principes du parti libéral et progressiste; j'ai servi la plus grande somme de liberté publique, compatible avec le bon ordre et le fonctionnement d'un gouvernement régulier. Car s'il est vrai que la direction des affaires publiques est souvent difficile et pénible, même pour des personnes habiles qui désirent le bien, nous devons, au lieu de chercher à miner continuellement le pouvoir, lui prêter la main lorsqu'il est dans la bonne voie, qu'il a le reverser s'il s'en écarte. Et telle est la conduite que j'entendrais tenir vis-à-vis de l'Administration actuelle; j'ai supporté si longtemps et si elle est capable de bien faire, ainsi que nous l'espérons; la combatte, si elle manquait à ce que nous attendons d'elle.

Portant le nom de celui qui représente dans le premier Parlement du Bas-Canada, le territoire qui compose à peu près cette Division, si vous me laissez l'honneur de me choisir comme son premier délégué dans le Conseil Législatif, ce serait un double motif pour moi de m'efforcer d'y faire mon devoir.

L. A. OLIVIER.
Berthier, Juillet 1862.

Une Scène Américaine.

MM. les Rédacteurs,

Vous m'avez demandé quelques détails d'une excursion faite ces jours derniers aux Etats-Unis. Vous désirez surtout connaître la situation intérieure de nos voisins, pendant cette crise qu'ils subissent. Mais je dois vous rappeler que je ne viens pas de Corinthe ni encore moins de Richmond. Je n'ai visité que le comté de Jefferson qui se trouve au milieu de l'Etat de New-York. Sans avoir cependant vu le feu de près, j'ai pu néanmoins en connaître l'effet.

Les sentiments qui prédominent partout dans les Etats du Nord, m'ont été suffisamment manifestés dans cette partie que j'ai visitée.

Il ne sera pas inutile de vous dire au préalable que le comté de Jefferson, borné au Nord-Ouest par l'Ontario, a souffert considérablement de la sécheresse du printemps. Sans ce rapport les cultivateurs sont de moitié plus malheureux que les nôtres. La récolte du foin a complètement manqué, et la moisson fait vraiment pitié.

Malgré cette famine qui s'annonce déjà, malgré les revers des armées du Nord, que pense le peuple sur l'article de la guerre? Est-il aussi unioniste que ses journaux? Je ne crains pas de le dire: il l'est bien davantage. Il veut la guerre, refuse l'intervention, il ne consentira jamais de bon gré à une réparation. Les volontaires et les soldats accourent de toutes parts? Loin de là. Le gouvernement de Washington offre 125 dollars de prime à chaque volontaire, avec 14 dollars par mois comme paie régulière, et c'est à peine si l'on peut de temps à autre recruter quelques malheureux que la misère menace de rôtir, ou que la justice pourrait réclamer. Il y a sans doute

quelques exceptions, mais elles sont si rares maintenant qu'elles ne peuvent détruire cet avis.

Je vous donnerai, par exemple, le résultat d'une assemblée tenue le 17 du courant.

Le but de cette grande démonstration était de recueillir les souscriptions afin d'augmenter la prime offerte par l'Etat, et de réveiller le sentiment patriotique; on voulait sans doute joindre ensemble l'action à la parole. Dès le matin chaque édifice à son drapeau qui flotte au gré des vents; les affiches ont fait disparaître la brique ou le marbre des maisons; on se donne rendez-vous à l'immense salle dite Washington Hall. Sur le soir, on entend les airs nationaux joués par plusieurs bandes de musique; enfin l'heure est arrivée. La salle est encombrée de spectateurs. Les galeries ne sont pas assez vastes pour recevoir toutes les dames aux allures belliqueuses, plusieurs ne craignent pas de descendre au parterre. Les orateurs déjà annoncés, et dont la réputation n'a pas peu contribué à l'affluence qu'on y admire, paraissent à la tribune. On les applaudit, et c'est à la justice. Doués d'un grand talent oratoire, ayant pour eux une belle cause à défendre, ils excitent des transports d'admiration qui se traduisent par des applaudissements frénétiques. Après avoir tour-à-tour touché toutes les cordes sensibles d'un peuple, et sans oublier celle des unionistes, on passe des feuilles de souscription, on compte sur les offres spontanées de nouveaux volontaires. Vous voyez déjà l'assemblée se lever comme un seul homme, donnant jusqu'à son dernier centime, et formant plusieurs compagnies?

Point du tout. Les listes de souscription viennent intactes; pas un soldat n'est offert, et chacun se dit: les orateurs ont bien parlé! En voyant le résultat de ce grand *puff* américain, un de ceux qui avaient pris la parole, ne craignait pas de dire: "Messieurs, vous voulez la guerre, mais pour la faire il faut des soldats; c'est la conscription qui peut seule en fournir, et vous nous l'imposez."

Il m'a semblé qu'en tout ceci, on voulait communiquer aux autres un courage qu'on n'avait pas soi-même. Ainsi, le sentiment du peuple me paraît être celui-ci: la guerre, la guerre, mais sans mon argent ni ma personne.

Je viens de vous parler de l'argent aux Etats-Unis. Sous ce rapport le peuple américain est moins coupable qu'on ne pense, de n'en point offrir pour recruter des soldats, parce qu'il n'en a point. En effet, le commerce se fait en billets de banque, et le change ne se fera bientôt partout qu'avec des bons sur la poste, ou comme on dit en riant, sur la banque de l'Oncle Tom.

Après avoir vu, autrefois, ce peuple si prospère, il fait peine de le voir dans cette fausse position. Menacé de la disette, sans crédit dans son commerce qui est sa vie, tombé du haut rang où il s'était placé, il devient maintenant le point de mire de ceux qui attendent sa faiblesse pour le dépouiller, ou l'humilier.

UN VOYAGEUR.

Nous lisons dans *Le Mercure Ap-tesien* l'extrait suivant :

Samedi dernier notre vieille cathédrale était honorée par la visite inattendue d'un évêque étranger. Mgr. Bourget, évêque de Montréal, dans le Canada, revenant de Rome où il a assisté à la canonisation des 27 martyrs, et rentrant dans son diocèse,

s'était détourné de son long itinéraire pour venir vénérer les reliques de Ste-Anne, l'Auguste aïeule du Christ.

St-Grandeur a célébré la messe à 8 heures dans la chapelle royale, et visité après en détail le sanctuaire de Ste-Anne, etc. Elle a raconté combien la dévotion de cette Sainte était grande dans le Canada et elle a été d'une grande affabilité pour toutes les personnes qui ont eu l'honneur de l'approcher.

Mgr. était accompagné du R. P. Bermond, supérieur des religieux Oblats du couvent de N.-D. de Lumière et qui pendant de longues années avait évangélisé les peuples du Canada et des autres provinces de l'Amérique. Ce digne prêtre a été reçu par M. le curé et son clergé et par MM. de la Fabrique. Il a bien voulu accepter de ces derniers les diverses brochures et notices publiées sur le Culte de Ste-Anne, ainsi que l'image représentant nos saints patrons et une médaille de Ste-Anne.

Il a témoigné à plusieurs reprises le bon cœur qu'il avait éprouvé de faire ses dévotions à notre sainte Patronne, et en remerciant M. le curé et M. le Président du conseil de fabrique, il a bien voulu consacrer dans les registres de la Fabrique une note tout intéressante sur son pèlerinage à Apt. Mgr. a ensuite quitté notre ville pour aller passer quelques heures à Lumière et de là s'est rendu à Avignon où il a porté Dimanche le Saint-Sacrement à la procession de la paroisse de St-Agricole.

Nous recommandons à l'attention des membres du Conseil-de-Ville la correspondance suivante qui traite d'un sujet important au point de vue sanitaire.

Devrait-il être permis aux propriétaires de construire au milieu de la ville des manufactures dont le voisinage est dangereux? Telle est la question que soulève cette correspondance. Les faits et les statistiques prouvent que l'établissement de ces manufactures dans les faubourgs, par les miasmes qu'elles répandent dans l'air, est très dangereux pour les habitants qui l'environnent. La Corporation devrait prendre des mesures pour que les usines semblables à celles auxquelles nous faisons allusion ne soient construites qu'en dehors des murs.

Voici la correspondance :

MM. les Rédacteurs,

Je vois par une annonce à cet effet que l'on se propose de demander à la Corporation l'autorisation d'établir une manufacture de savon et de chandelles au centre du faubourg St-Joseph, presque sur le Carré Chaboillez.

Si, d'un côté, ils doivent encourager et voir avec plaisir le progrès de l'industrie, d'un autre côté nos Vénérables Pères du Conseil-de-Ville ne doivent pas perdre de vue l'état sanitaire de notre bonne ville. Le Dr. Fenwick, dans son habile rapport sur ce sujet, signale le système défectueux des égouts comme cause principale de la mortalité, chez les enfants surtout. La plupart des médecins qui sont plus en état d'en juger que toute autre personne peuvent corroborer cet avis. Aussi voyons-nous avec plaisir les efforts que la Corporation commence à faire pour remédier à cette calamité. Espérons qu'elle ne s'en tiendra pas là. L'établissement de ces usines à savon et à chandelles au centre d'une population de faubourg, en chargeant l'atmosphère de miasmes et d'infections, ne contribue pas peu, à mon avis, à détériorer la santé de la population environnante. Il n'est pas nécessaire à la prospérité de cette branche d'industrie qu'elle occupe le centre de la ville. Il y a plusieurs endroits un peu plus éloignés, quoiqu'en dedans des limites de la ville, où elle pourrait s'exercer aussi avantageusement et de cette manière personne n'en souffrirait. Il faut aussi songer que l'établissement considérable de ce genre de MM. Mathewson et fils se trouve aussi situé presque sur le Carré. Outre qu'elles soient préjudiciables à la santé, il est

connu que ces manufactures de savons et de chandelles détériorent les propriétés voisines.

Espérons donc que ces réflexions seront suffisantes pour induire les membres de la Corporation à recevoir favorablement la pétition que l'on se propose de leur présenter contre l'établissement de cette branche d'industrie, dans cette partie-ci de la ville.

J'ai l'honneur d'être
etc., etc.,
UN MEDECIN.

Carré Chaboillez,
25 juillet 1862.

Nous lisons dans le *Courrier de St-Hyacinthe* d'hier :

"Nous apprenons que la fraude s'exerce sur une très haute échelle, dans les townships avoisinant les frontières, dans l'échange des pièces de monnaie et dans le commerce. Outre le papier américain avec lequel on dupes grand nombre de nos cultivateurs, il y a encore l'or et l'argent. Les américains font actuellement un grand profit sur nos chelins anglais. Ils nous les échanget pour les *quarters*, et obtiennent une prime considérable aux échanges. Nous devons garder notre argent; les chelins anglais ont repris leur valeur, donnons leur toute la circulation possible chez nous et nous nous en trouverons bien. Quant à l'or américain, il doit être reçu avec la plus grande réserve, sous peine des plus grosses pertes. Outre qu'il circule beaucoup de faux or, il y a en sus, nous assure-t-on, grand nombre de pièces faites de bon aloi, mais qui ont été créusées à l'intérieur. Cette supercherie est habilement cachée. Nous avons donc raison de dire qu'on ne doit recevoir l'argent américain, papier, or ou argent, qu'en prenant les plus grandes précautions que peut inspirer la prudence."

Les nouvelles du théâtre de la guerre n'offrent rien de bien intéressant. D'après plusieurs journaux les confédérés se rapprochent graduellement des unionistes et tendent à former autour d'un arc de cercle dont la rivière James serait la corde.

Pendant ce temps-là, ils ont repris Florence dans l'Alabama, où ils ont brûlé tous les magasins des fédéraux et tout le coton des environs.

Le commodore Tatnall, le commandant du *Merimac*, a été traduit devant une cour martiale pour avoir fait sauter ce vaisseau sans ordres. Mais il a été honorablement acquitté.

Nous terminons ce court résumé des dernières dépêches télégraphiques par un extrait du *Courrier des Etats-Unis* rendant compte du combat livré la semaine dernière par l'Arkansas :

Depuis quelque temps, le commodore Farragut était en éveil et savait que l'Arkansas était à peu près terminé. Le 15 au matin, il envoya les canonnières *Tyler* et *Carondelet*, avec le navire à vapeur *Queen of the West*, pour opérer une reconnaissance dans la rivière Yazoo, mais l'Arkansas les avait prévenues, et on le rencontra au confluent de ce cours d'eau. La lutte s'engagea aussitôt. Le *Tyler*, d'abord endommagé, mit une distance raisonnable entre son adversaire et lui, le *Queen* se retira avec la même sagesse, et le *Carondelet* se fit cribler: sa chaudière éclata, et quarante ou cinquante hommes de son équipage n'évitèrent d'être échaudés qu'en sautant par dessus le bord.

mes de votre chef, n'est-ce pas aussi la cause de la civilisation qui vous amène aux pieds du Pape! Oui, je le sais, Ignace a été votre organe auprès des catholiques de Montréal; vous voulez remercier le St-Père, au nom de vos ouailles, de l'énergie surhumaine qu'il déploie, dans la lutte qu'il soutient. Honneur à vous!!

Et vous, St. Pontife! à qui le ciel a confié la conduite de la barque de Pierre, dans ces jours orageux, souffrez que nous approchions nos lèvres de cette coupe amère que vous videz avec tant de courage. Oui, en terminant, ce jour de réjouissances nationales, nous voulons vous protester que nous déplorons les égarements de vos enfants ingrats. Nous soulaçons qu'ils mettent un terme à leur perfidie, de peur que vos jours ne se terminent au milieu des souffrances et que vous n'obteniez la palme des martyrs. Il n'est pas nécessaire de tremper votre robe de Pontife dans votre sang pour être salué roi; la couronne d'épines qui ceint votre front, nous le dit assez. O roi! O Sauveur! O Père! laissez-nous vous saluer à ce triple titre. Roi! nous vous offrons nos hommages; Sauveur! notre reconnaissance; Père! notre amour. Nous prions le ciel qu'il vous conserve à nos intérêts et à notre tendresse. Mais de peur que notre supplication ne soit pas écoutée, ô grand St-Jean-Baptiste! notre patron, soyez notre supplément! Gardez-le-nous!!!

—Des lettres de Rome, en date du 1er juillet, confirment que le Pape, assistant à la fête de saint Pierre, a lu, après la messe, la protestation usuelle contre le Piémont, qui a refusé de payer, encore cette année, le tribut d'un calice d'or. Sa Sainteté a ensuite fait ressortir en termes énergiques l'adhésion qu'elle avait reçue de l'épiscopat du monde catholique.

LE PAPE,

CONSIDÉRÉ COMME GARDIEN DE L'AUTORITÉ ET DE LA CIVILISATION.

DISCOURS prononcé à L'apostrophe, le jour de la St-Jean-Baptiste, 24 Juin, par un CANADIEN.

(Suite et fin.)

Le Pape a sauvé la civilisation de l'abîme que lui avait creusé la société romaine. Il a mis au jour, des idées, des principes si propres à développer cette civilisation, que son action conservatrice a presque été une création.

Mais ce précieux apanage de nos sociétés modernes, le Pape ne l'a pas seulement redonné au monde, il l'a aussi conservé. Ecartant toutes les périodes de l'histoire romaine qui pouvaient mettre utiles, je vais m'attacher à un seul fait.

Au moment où nous avons laissé Rome pour tirer nos conclusions, les barbares, comme des bêtes féroces, se pressaient autour du grand empire, attendant qu'on leur ouvrit l'arc, et ils allaient se jeter sur le monde et se le déchirer. Telle était la punition réservée à cette Rome homicide, toute empoisonnée du sang des martyrs.

A une heure donnée, des peuples hideux et cruels s'élançant du fond de barbares solitudes, d'impénétrables forêts. Ils se font une route horrible à travers des monceaux de cadavres et des ruisseaux de sang. Véritables faucheurs, ils s'avancent pour moissonner cette génération mûre.

"Ils abordent de tous côtés aux rivages désolés, les uns à pieds, les autres à cheval ou en chariot, les autres traînés par des cerfs ou des rennes; ceux-ci portés sur des chameaux, ceux-là flottant sur des boucliers, ou sur des barques de cuir ou d'écorce."

Dieu lui-même poussait ces hommes. Aussi quelle fureur de détruire! Quelle soif de sang qu'ils ne pouvaient étancher! Et puis quelle combinaison de toutes choses pour leur succès! bassesse des hommes, absence de courage, de vertus, de talent, de génie. Les romains tombaient comme l'épi sous la faux du moissonneur. Ceux qui survivaient, fuyant les barbares de l'Europe, se réfugiaient en Afrique et en Asie. Mais dans ces provinces éloignées, ils rencontraient d'autres barbares. "Chassés du cœur de l'empire aux extrémités, rejetés des frontières au centre, la terre était devenue un "pare où ils étaient traqués dans un cercle de chassés." Alors, chrétiens et païens plieront devant les barbares, et faillirent être emportés par leur souffle impétueux. Rien de ce qui avait existé ne survécut à ce grand ouvrage de destruction et de mort. Lois, mœurs, coutumes, religion, tout disparut. L'empire géant, depuis longtemps rongé par un cancer que j'ai signalé, se débattit quelque temps, couché honteusement dans la poussière, puis disparut de la terre.

Voilà donc que sur la cendre de la coupable génération romaine, une génération ignorante, cruelle, barbare, a placé sa tente. Hélas! que vont devenir la civilisation et le monde, au milieu de cette étouffante barbarie qui se compose d'un mélange hideux de despotisme, de servitude, de cruauté et d'ignorance? Le drame eût certainement eu un terrible dénouement si un homme ne se fut trouvé là. Cet homme, lorsque l'empire croulait de toutes parts, lorsque le sensuel romain était livré aux terreurs de la mort, cet homme, dis-je, cherchait comment il adoucirait les vainqueurs, et comment il pourrait enrôler de nouveaux soldats sous l'étendard du Christ. Aussi, voyez-le à l'œuvre.

Le jour qui suivit la terrible chute de l'empire, lorsque les nuages de sang et de fumée se furent dissipés, lorsque l'atmosphère, encore tiède des feux de la veille, se fut éclaircie, on vit, sur les amas de débris et de ruines, une croix haute et brillante! A ses pieds, —spectacle étrange! —étaient agenouillées, timides et tremblantes, ces hordes féroces qui, naguère encore, ne respiraient que sang, que carnage, que destruction. Et puis, le voyez-vous, cet homme, incliné sur ce monceau méconnaissable de grandeurs récentes? Pourquoi remue-t-il ainsi la poussière du gigantesque cadavre romain? Ah! c'est que dans cette masse abjecte et fétide il a jeté la semence d'une nouvelle société. Déjà elle commence à poindre et à paraître aux regards étonnés belle et brillante de jeunesse. La croix que le Pape a plantée et qui se dessine si majestueusement sur les ruines et les débris de son ombre tutélaire, l'enfante. Sous cet étendard symbolique et divin, elle croîtra, elle grandira, elle se multipliera, elle se perfectionnera pendant 14 siècles, jusqu'au temps désastreux où le spectre infernal du Voltairianisme la saisira dans son étreinte diabolique. Alors, reportant sa pensée vers les jours de son enfance, elle se rappellera que sa vie lui est venue de Rome. C'est pourquoi, elle tournera des regards suppliants vers le Pontife romain, qui, pour sauver cette prévaricatrice de la colère de Dieu, la marquera de son sang.

Oh! Messieurs, n'est-il pas le gardien de la civilisation l'Auguste Vieillard qui l'a arraché de la griffe meurtrière du barbare et l'a conduit pendant quatorze siècles à travers mille périls? Cette vérité est incontestable. L'histoire la proclame. Elle a été dans ses annales l'apologie du Vieillard du Vatican. Mais, comme si elle eût voulu confirmer par des exemples les transports de sa reconnaissance, elle

nous dit que ceux qui se sont séparés de ce foyer de lumière, sont retombés dans la barbarie. Voyez, dit-elle, la Grèce, cette patrie des arts; voyez l'Asie, ce berceau de la civilisation; voyez l'Afrique, cette île terre des Tertulliens et des Augustins; hélas! une poignante désolation les couvre. Le Grec ne connaît plus l'Euros et l'Hyppanis; l'Arabe n'a plus d'autre appui que sa tente aux colonnes brisées de Palmyre, et laisse ses troupeaux brouter l'herbe de Sion; Carthage, Hippone ne rendent plus même un soupir.

De nos jours, le monde aveugle, injuste, égoïste, semble vouloir ne pas reconnaître cette vérité. Il s'est réuni en conventicules, et dans l'ombre il a ordonné d'horribles et perfides trames contre l'homme de la civilisation. Mais le peuple chrétien s'est ému. Il s'est levé dans son indignation et a protesté, avec énergie, contre l'ingratitude qui ronge le monde. Puis, sacrifiant son plus pur sang, il l'a envoyé combattre pour la cause de la civilisation sous l'étendard du Pape. Oh! oui, ils comprennent que le Pape est le gardien de la civilisation, ces nobles jeunes gens qui répandaient leur sang à Castelfidardo. O célébre colline! soyez dans la joie et l'allégresse! La cause de la civilisation a été plaidée sur vos hauteurs. Le sang qui féconda le Golgotha et qui soulevait le cœur de ces braves, a rougi votre crête. C'est pourquoi, de même qu'aux jours antiques, l'éclat des Thermopyles surpassait celui de Marathon, ainsi de nos jours le soleil d'Austerlitz pâlit devant celui de Castelfidardo! Honneur aux héros et aux martyrs!!

Et vous, saints et illustres Evêques, qui vous

L'Arkansas reprit aussitôt sa marche et arriva au beau milieu de la flotte du Nord. Aucun bâtiment n'était sous vapeur, mais les sabords étaient ouverts et on se préparait à une résistance énergique. Le Lancaster, navire à éperon, fut atteint le premier par un boulet qui fit sauter sa chaudière en brûlant et tuant sur le coup plusieurs matelots. L'Arkansas tira ensuite sur les transports alignés le long de la rive du Mississippi, mais ne blessa personne, parce que tous les équipages s'étaient enfuis à terre. Le vaisseau confédéré traversa ainsi toute la flotte, recevant la bordée de chaque navire sans en paraître le moins du monde endommagé, et s'en alla triomphalement se mettre à l'abri sous la protection des batteries du Sud élevées devant Vicksburg.

Le correspondant du World fait la description suivante de l'Arkansas : « Ce formidable navire est plus petit qu'aucune des canonnières du commodore Davis, mais il est d'une construction mille fois plus solide et d'une apparence vraiment redoutable. Nos boulets et nos bombes, quoique lancés durs et à courte portée, ne semblaient pas lui faire la moindre avarie, et il n'a pas dévié d'une ligne de sa route. Sa cuirasse faisait rebondir notre pluie de fer et d'acier, quand chaque projectile aurait dû être jugé suffisant pour le couler. Il est taillé en cône, et couvert d'une double couche de fer semblable à celui des rails de chemin de fer. Il monte douze gros canons et est pourvu d'un formidable éperon de fer battu à sa proue. Il marche fort vite pour un bâtiment blindé, et ne présente que fort peu de surface aux canons de l'ennemi. »

L'Arkansas eut à peine passé, que le Benton et le Cincinnati, ayant leur vapeur prête, se mirent à sa poursuite; mais le Benton fut si endommagé par le feu des batteries de Vicksburg, que les deux canonnières durent revenir sans avoir rien fait. Le bateau à mortier Sydney C. Jones, que la basse inattendue du Mississippi avait fait échouer au-dessous de la place, se trouvait fort compromis par la présence de l'Arkansas. Pour éviter qu'il ne fût pris, les fédéraux enclouèrent les pièces, mirent le feu à la soute aux poudres, et le firent sauter.

Le correspondant du World s'étonne de l'audace de l'Arkansas, se hasardant seul au milieu d'une flotte formidable de vingt-deux navires dont la plupart sont blindés et à éperon. Aussitôt qu'il fut sous les batteries de Vicksburg, on put voir une foule de femmes se précipiter à bord pour soigner et consoler les blessés et féliciter les héros de ce brillant coup de main. Il est encore fort difficile d'évaluer le nombre des tués et des blessés; il y en a eu 34 sur le seul Carondelet. Les équipages du Benton, du Lancaster et du Tyler ont énormément souffert.

L'Edinburgh, qui est passé au Cap Race samedi, apporte des nouvelles d'Europe jusqu'au 17 courant. Un grand banquet a été donné à M. Rouher, ministre du commerce de France. Ce banquet a été présidé par M. Gibson et plus de 150 membres du Parlement y ont pris part. Des saluts ont été portés à l'Empereur et aux bonnes relations qui existent entre la France et l'Angleterre. M. Rouher a fait un discours remarquable sur les avantages et les bénéfices de cette alliance qui unit les deux grands pouvoirs européens. M. Cobden, qui était au nombre des convives, a parlé en termes élogieux des desseins pacifiques de l'Empereur qui, a-t-il ajouté, n'avait aucune intention de rompre avec l'Angleterre.

D'après les derniers avis, le traité de paix conclu entre la France et la Cochinchine a dû être signé le 31 mai.

Un journal de province français a reçu un avertissement pour avoir censuré la conduite de l'empereur de Russie et de son gouvernement en reconnaissant le royaume d'Italie.

En Angleterre, les affaires parlementaires n'ont aucune importance. Le Times revient avec une nouvelle énergie sur la question du tarif américain, qu'il considère comme une aveugle et persistante hostilité contre l'Angleterre.

On écrit de Rome que la France semble avoir renoncé à toute espèce de tentative de négociation. M. de Lavalette se préparait à s'installer à la campagne, près de Frascati. Le Pape lui-même, suivant le conseil des médecins, doit aller passer quelque temps sur les bords de la mer. Le dernier conseil tenu à Fontainebleau se serait séparé après la résolution suivante : « ne patronner au Mexique aucune forme de gouvernement, aucune candidature; mais ne traiter qu'avec un pouvoir légalement établi, suffisamment fort pour nous assurer le recouvrement de nos créances, sans que nous soyons obligés de conserver un gage matériel par l'occupation d'une partie du territoire. »

Pour compléter nos Nouvelles d'Europe, nous donnons les quelques extraits suivants de la correspondance de M. Gaillardet du Courrier des Etats-Unis :

« Aussitôt que nous serons entrés à Mexico, nous serons disposés à en sortir, pourvu qu'il s'y établisse un gouvernement qui nous offre plus de

garanties que Juárez, avec lequel nous ne voulons pas traiter. Que son successeur soit libéral, ou conservateur, républicain, dictateur ou roi, peu nous importe, pourvu qu'il soit honnête et fort, et que nous puissions nous retirer avec quelque sécurité. L'empereur doit être porté par de nombreuses raisons, en tête desquelles il faut placer les évènements qui semblent être préparés, en Europe, par le rapprochement de la France, de la Russie, de l'Italie et du Portugal, d'une part, et celui de l'Angleterre et de l'Autriche, de l'autre. La reconnaissance du royaume italien par le cabinet de Saint-Petersbourg est un fait officiel aujourd'hui, comme le mariage de don Luiz avec la seconde fille de Victor-Emmanuel, dont le fils aîné épouserait plus tard une princesse russe, nièce d'Alexandre II et cousine de Napoléon III, par son père le prince de Leuchtenberg. On ne croit pas que cette quadruple alliance des cours de Paris, de Turin, de Lisbonne et de Saint-Petersbourg ait été méditée sans but et sans intérêt réciproque de la part des parties contractantes.

De la part de la Russie, cet intérêt ne peut être qu'en Orient. Pour qu'elle ait abandonné les traditions qui l'ont, pendant si longtemps, posée en défenseur suprême du principe de la légitimité, et qu'elle ait sacrifié le roi de Naples, dont le père demeura l'allié le plus fidèle de l'empereur Nicolas pendant la guerre de Crimée, il faut que le cabinet de Saint-Petersbourg ait eu des raisons de compter sur le concours de la France et de l'Italie, dans le cas où les questions pendantes en Orient ne pourraient être tranchées que par le sabre. C'est là une éventualité que la Russie doit peut-être plus désirer que craindre, dans les circonstances où elle se trouve, parce qu'une guerre extérieure serait pour elle le seul moyen de faire diversion à ses embarras intérieurs. Elle servirait de dérivatif aux passions qui se traduisent en incendies, en manifestes révolutionnaires; en se jetant sur la Turquie, les nobles et les serfs russes ne songeraient plus à se jeter les uns sur les autres.

Quant au Portugal, on suppose qu'en s'alliant au Piémont, il aspire à jouer, dans la péninsule ibérique, un rôle identique à celui qu'a joué Victor-Emmanuel dans la péninsule italienne, et à réaliser quelque jour, la fusion du Portugal et de l'Espagne, avec l'assentiment de l'Angleterre et l'appui de la France. Les partisans de cette fusion s'applaudissent de l'avènement qui a porté le gouvernement de la reine Isabelle à froisser l'empereur des français, en maintes circonstances, et notamment dans l'affaire du Mexique. Ils se flattent de l'espérer qu'il lui gardera rancune et qu'il saisira la première occasion favorable de faire disparaître le dernier représentant de la maison de Bourbon du dernier trône qui lui reste en Europe.

Si les changements relatifs à l'Espagne et au Portugal sont de nature à plaire au peuple anglais, il n'en est pas de même de ceux qui affecteraient l'empire turc. Aussi les journaux de Londres ne cachent-ils pas leurs appréhensions. « La conclusion d'un traité d'alliance offensive et défensive entre la France, la Russie et l'Italie, dit l'un d'eux, menacerait la Prusse sur le Rhin, l'Autriche en Gallicie et sur le Danube, la Turquie à Constantinople et l'Angleterre en Orient. » Je ne sais si la Prusse se croit menacée, mais on assure qu'elle s'est rangée du côté de la Porte ou de l'Autriche dans la question de Serbie. En Angleterre, on ne cesse point de s'occuper d'armements. La question a été de nouveau agitée dans le parlement. L'opposition, brillamment représentée par MM. Lindsay, Maguire et Cobden, a encore fait des tentatives inutiles pour réduire les dépenses d'armement. Elle a échoué contre la volonté nettement formulée par lord Palmerston de ne reculer devant aucun moyen pour mettre l'Angleterre à l'abri de toute attaque. C'est encore la France qui a fait les frais de la discussion. On a additionné le nombre de nos soldats, de nos canons, de nos navires. Lord Palmerston a admis l'inévitabilité d'une guerre, ou même d'une dispute entre les deux pays; il a déclaré qu'il avait la plus grande confiance en nous, mais que c'était précisément pourquoi on devait employer un intervalle de paix et d'amitié à se mettre en état de faire face à un ordre de choses tout différent. Elle sent que si nous avons des intérêts communs, nous en avons aussi d'opposés, et que dans les questions mêmes où nous paraissions d'accord, comme dans celle de l'Italie, nous ne pouvons suivre les mêmes voies, s'il est vrai que nous voulions arriver au même but.

Ces divergences sont constatées dans les dépêches relatives à l'occupation de Rome, que le cabinet anglais vient de rendre publiques. Le comte Russell dit, dans l'une de ses dépêches à lord Cowley, datée du 14 mars 1862, que le gouvernement français ne devrait pas fermer les yeux sur les inconvénients suivants de la situation actuelle : Toi se rend impopulaire vis-à-vis des Italiens, et surtout des Romains; 2o aucun ministre italien ne peut contrôler efficacement les mazziniens qui obtiennent en conséquence, une influence illégitime; 3o il pourrait à tout moment surgir une guerre dont les vicissitudes pourraient forcer l'empereur soit à abandonner son œuvre en Italie, soit à la défendre au prix d'une lutte longue et sanglante. Le comte Russell se prononce contre le projet d'une garnison mixte franco-italienne à Rome. Il propose que les troupes italiennes prennent possession de toute la rive gauche du Tibre, et que les Français se bornent à garder la rive droite, comprenant le Vatican et Civita Vecchia. La dignité de prince souverain du pape serait reconnue, et il serait amené par la force des choses à se réconcilier avec le roi d'Italie parti d'ailleurs à Rome avec lui.

Cette combinaison ne fut pas agréée de M. Thouvenel qui fit observer que les prétentions du gouvernement italien d'avoir Rome pour capitale étaient complètement insoutenables au point de vue du droit international, et que le partage proposé ne serait accepté ni par le pape, ni par le gouvernement italien. Le comte Russell répond qu'il n'a jamais eu la pensée que le pape accepterait spontanément la combinaison dont il a parlé, mais qu'il ne doute pas qu'elle serait acceptée avec empressement par le peuple italien, comme arrangement temporaire. Lord Cowley informe, le 25 mars, le chef du Foreign Office que ses arrangements ont été sans poids vis-à-vis de M. Thouvenel et il exprime, avec regret, « le peu d'espérance qu'on doit avoir de modifier par la discussion, ou des remontrances, la marche que le gouvernement de l'empereur est décidé à suivre à l'égard de la question papale. »

Ce jugement de lord Cowley est en partie démenti par la nouvelle preuve de sympathie que le gouvernement français vient de donner au royaume italien en décidant la Russie à le reconnaître.

Il est avéré que cet acte a eu lieu sans autres conditions que la dissolution de l'école de jeunes réfugiés Polonais, qui s'étaient déjà fait licencier à Gènes pour leur indiscipline, et l'invitation donnée par Alexandre II à Victor-Emmanuel de rendre à François II tous ses biens personnels, quand il se déciderait à quitter Rome. On écrit de Vienne que l'ambassadeur russe a été chargé de rassurer l'Autriche sur les conséquences de cet événement « dicté par la situation de l'Europe. » La réponse du comte de Rechberg aurait été très réservée. Cela se comprend d'autant plus facilement, que la Prusse sera infailliblement entraînée à suivre l'exemple de la Russie si elle ne l'a déjà suivi, comme on est autorisé à le penser, d'après une déclaration de M. Rattazzi, annonçant qu'il aurait à donner au parlement une autre bonne nouvelle.

Le grand duc Constantin s'est conduit noblement après l'attention dont il a fait être victime. Il a déclaré aux autorités et au clergé de Varsovie qu'il n'en faisait pas peser la responsabilité sur la population polonaise, et que cela ne modifierait en rien ses plans de réformes libérales. Si le cœur des Polonais peut être touché, c'est par de tels procédés.

La population de l'Auvergne a fait à l'empereur et à l'impératrice une réception triomphale, caractérisée d'une façon poétique dans le discours prononcé par M. de Morny, en présentant le conseil général du Puy-de-Dôme à leurs majestés. Il a constaté que parmi ces populations laborieuses le sentiment napoléonien n'est pas une opinion, mais un culte, et que la foi politique y revêt plus que le caractère de la superstition. Après avoir ajouté que, « depuis vingt-cinq ans, il a été bien souvent le confident de cette adoration légendaire », M. de Morny a fait une description pittoresque des châteaux sonnerains qui environnent la ville de Clermont et datent de l'époque gauloise. « Ces voûtes sombres, a-t-il dit, qui ont peut-être servi à organiser la résistance contre le César romain, ont abrité, depuis cinquante ans, le fanatisme pour le César moderne. »

En répondant au comte de Morny, l'empereur lui a annoncé qu'il lui confierait le titre de duc, comme un témoignage de son estime et de son amitié pour celui qui était depuis vingt ans le représentant de l'Auvergne et depuis huit ans le président du corps législatif. Dans l'opinion générale, M. de Morny a droit à un titre plus élevé encore, celui de prince. Il lui est réservé sans aucun doute.

Un nouveau siège est devenu vacant, à l'Institut, par la mort du duc Pasquier, dont la succession semble revenir de droit à une illustration politique. C'est, en effet, à titre d'homme de corps législatif. Dans l'opinion générale, M. de Morny a droit à un titre plus élevé encore, celui de prince. Il lui est réservé sans aucun doute.

Un nouveau siège est devenu vacant, à l'Institut, par la mort du duc Pasquier, dont la succession semble revenir de droit à une illustration politique. C'est, en effet, à titre d'homme de corps législatif. Dans l'opinion générale, M. de Morny a droit à un titre plus élevé encore, celui de prince. Il lui est réservé sans aucun doute.

Un nouveau siège est devenu vacant, à l'Institut, par la mort du duc Pasquier, dont la succession semble revenir de droit à une illustration politique. C'est, en effet, à titre d'homme de corps législatif. Dans l'opinion générale, M. de Morny a droit à un titre plus élevé encore, celui de prince. Il lui est réservé sans aucun doute.

Un nouveau siège est devenu vacant, à l'Institut, par la mort du duc Pasquier, dont la succession semble revenir de droit à une illustration politique. C'est, en effet, à titre d'homme de corps législatif. Dans l'opinion générale, M. de Morny a droit à un titre plus élevé encore, celui de prince. Il lui est réservé sans aucun doute.

Un nouveau siège est devenu vacant, à l'Institut, par la mort du duc Pasquier, dont la succession semble revenir de droit à une illustration politique. C'est, en effet, à titre d'homme de corps législatif. Dans l'opinion générale, M. de Morny a droit à un titre plus élevé encore, celui de prince. Il lui est réservé sans aucun doute.

Un nouveau siège est devenu vacant, à l'Institut, par la mort du duc Pasquier, dont la succession semble revenir de droit à une illustration politique. C'est, en effet, à titre d'homme de corps législatif. Dans l'opinion générale, M. de Morny a droit à un titre plus élevé encore, celui de prince. Il lui est réservé sans aucun doute.

en dix ans, les ducs de Malakoff, de Magenta, de Morny, et un comte, le comte de Palikao. Mais ces dix années ont vu les guerres glorieuses de Crimée, d'Italie et de Chine.

Le duc Pasquier, qui est mort à l'âge de 95 ans accomplis, a laissé des mémoires qui ne forment, dit-on, pas moins de quinze ou vingt volumes, et dont il a mis des copies en lieux de sûreté, dans la crainte de saisis, qui seraient sans intérêt pour le chef du gouvernement actuel avec lequel il n'a eu d'autre rapport qu'à l'époque de l'affaire de Stasbourg. Dans cette occasion, l'ancien préfet de Napoléon Ier n'eut pas assez d'esprit ou de cœur pour récusier, sous prétexte de maladie, la tâche ingrate de juger le neveu de son bienfaiteur. Il oublia, dans cette circonstance, les préceptes de son grand référendaire, M. de Sémonville, dont Talleyrand disait : « Quel intérêt Sémonville a-t-il à être malade aujourd'hui ? » M. Pasquier a dû regretter, depuis, la faute qu'il avait commise. Mais Napoléon III ne lui en avait pas gardé rancune. Il a su, lui, se rappeler la parole de Louis XII oubliant les injures faites au duc d'Orléans.

A propos d'origine lointaine, on trouve dans une histoire d'été ancienne du Mexique que les derniers descendants de Montezuma se sont fondus dans la famille des comtes Guzman d'Espagne, auxquels ils se sont alliés. L'impératrice actuelle des Français, descendant en ligne directe des Guzman, se trouve être ainsi l'héritière de Montezuma. N'est-ce pas un singulier et curieux hasard que ce droit de succession mis au service de la France, dans le cas où elle aurait quelques prétentions sérieuses au trône du Mexique ? Si le gouvernement impérial fait preuve de sens en ne revendiquant pas ce droit, il lui reste au moins celui de ne laisser aucun prétendant le primer. Le comte de Reuss me pardonnera ce calembourg si mal réussi. (*)

Faits Divers.
— Nous prévenons le public que défenses a été faite aux porteurs de l'Ordre de vendre des numéros du journal dans les rues. En contrevenant à cette défense, on expose les porteurs à perdre leur emploi, et les acheteurs eux-mêmes s'exposent à être poursuivis. Les numéros qui sont en la possession du porteur appartiennent aux abonnés, et personne n'a le droit de les acheter ou de les vendre.

— Dimanche dernier, l'Eglise St. Jacques, rue St. Denis, célébrait sa fête patronale. L'intérieur offrait par ses décorations et sa magnifique illumination un coup d'œil frappant. La foule était nombreuse. Le chœur de l'Eglise St. Jacques, habilement préparé pour la circonstance, a chanté plusieurs morceaux d'une manière irréprochable. Parmi les MM. qui composaient l'orchestre on remarquait le Dr. Leclerc, M. P. H. Carpentier et M. Sancerre. MM. Lamotte et Beaudouin ont chanté ensemble un très beau duo; Madame Bacher a aussi chanté avec beaucoup de succès. Au Salut, mademoiselle Emelia de Angella a très bien chanté le *Sabre Regina* de Pergetti. La grande messe a été célébrée par M. le Supérieur du Séminaire, et le sermon fut donné par M. l'abbé H. Lenoir.

Les exercices des Quarante-Heures sont commencés lundi matin, à cette même Eglise. Ils se termineront ce matin.

— Nous voyons par un avis affiché dans les chars, des rues St.-Antoine et Craig, que sur cette ligne les passagers doivent payer en entrant. La raison de cette mesure est qu'il n'y a pas assez de voyageurs sur cette ligne-là pour nécessiter deux employés. En Angleterre et aux Etats-Unis, il n'y a qu'un employé dans chaque omnibus.

— Un écrivain de Québec qui prend l'homonymie de Eugène de Rives est en train de publier la bibliographie de quelques contemporains célèbres du Canada. Il a commencé son œuvre par l'histoire de M. le Chevalier Falardeau. Ce premier volume contient une centaine de pages, un très beau portrait photographique de M. Falardeau, ainsi qu'un fac-simile de son écriture. Il est en vente à Montréal à l'annonce de M. de Rives à prix 25 centimes. On annonce comme devant paraître dans la première série les littérateurs ou artistes dont les noms suivent : O. Crémazie; Etienne Parent; F. X. Garneau; P. J. O. Chauveau; l'abbé Ferland; J. C. Taché; Théophile Hamel; A. Gerin Lajoie; M. Bourassa; A. Plamondon.

— Il y aura Conseil-de-Ville, ce soir.

— Il paraît que les membres de la commission de défense sont partis pour Sherbrooke dans le but de prendre des mesures pour la défense des lieux-arts, et de réparer, à cette importante station du chemin de fer entre Québec et Montréal.

— D'après le *Morning Chronicle*, des agents recruteurs yankees s'efforcent actuellement d'entraîner des commerçants, des charpentiers, des menuisiers, des maçons, etc., de plusieurs villes du Haut-Canada, au-delà des lignes, sous prétexte de leur donner de l'emploi. La plupart s'aperçoivent à leurs dépens qu'on les a trompés pour les mettre dans la nécessité de s'enrôler dans l'armée du Nord.

— Nous apprenons que samedi soir vers 10 heures, un soldat d'un des régiments stationnés en cette ville se prit de querelle avec un de ses camarades dans une des casernes. Tirant tout à coup sa bayonnette, il se précipita sur son adversaire avec l'intention de le tuer. Après une lutte fort longue, on parvint à le désarmer; on eût d'autant plus de peine, que toutes les lumières étaient éteintes dans la caserne à cette heure là, selon les règlements militaires. A la maison des gardes, le soldat furieux fit une tentative de resaisir une bayonnette. On ne connaît pas la cause de cette querelle; mais on pense que l'assailant était sous l'influence du whisky. Il va comparaître devant une cour martiale.

(*) Il faut se rappeler pour apprécier ce double jeu de mots, que le général Prim, comte Reuss était commandant de l'armée expéditionnaire Espagnole et qu'on lui supposait des prétentions au trône du Mexique.

— Dimanche un soldat fut envoyé à la Ferme Logan à la recherche d'un de ses camarades. Arrivé là, il oublia sa mission dans la société de quelques femmes perdues, qui le débarrassèrent de sa montre et de son mouchoir. La Police a arrêté ces femmes aimables, mais la montre avait été vendue et l'argent en grande partie dépensé. Elles ont été amenées devant le *Recorder*, mais comme on n'a pu faire aucune preuve positive du vol, elles ont été envoyées en prison comme vagabondes.

— A 10 heures dimanche matin, le Dr. Leprohon fut appelé auprès d'un nommé Mundy, qui avait été jeté par dessus une galerie dans la rue Colborne, par un nommé Connors, et était blessé à la figure et à la tête d'une manière affreuse. Mundy était ivre lorsqu'il a été ainsi maltraité. La Police a poursuivi Connors, qui a de mauvais antécédents; mais il s'est échappé, a pris un canot et a traversé le fleuve.

— La semaine dernière un cordonnier obtint de M. Lapierre, rue St. Paul, une quantité de cuir suffisante pour faire trois douzaines de bottes. L'ouvrage fini, au lieu de l'apporter à M. Lapierre, le cordonnier infidèle vendit les bottes valant en gros 55 cts la paire pour 35 cts. On s'aperçut de cet abus de confiance que par la disparition de l'individu. Néanmoins le sergent Coallier parvint à retrouver et à mettre à la Pénitence toutes les bottes qui avaient été vendues à différentes personnes.

— Une Irlandaise d'une soixantaine d'années, est morte subitement dimanche matin, à la Station de Police du Quatre-Charlois, où elle était allée demander un refuge, la veille. Le verdict du jury, à l'enquête, a été de « mort causée par l'usage trop fréquent des boissons. »

— Dimanche matin, un individu mort-vivant, s'est jeté à la rivière, au quai de Longueuil. Il a été sauvé par quelques personnes témoins de cette tentative de suicide.

— Un éboulement considérable de terre et de rocher a eu lieu, vendredi, à la Pointe-Levy, au pied du cap, sur la propriété de M. Tibbitts, un peu plus bas que la station du chemin de fer.

— Un de ces jours derniers, une conversation s'était engagée à la table de l'hôtel Willard, à Washington, au sujet de la valeur respective des armées anglaise et américaine. Le capitaine C. F. Mackenzie, de l'Armée de Sa Majesté Britannique, prétendait que les troupes royales avaient la supériorité des armes. Le capitaine Whittemore, des volontaires des Etats-Unis, exprima sa préférence pour les carabines de Springfield sur celle d'Enfield. Le capitaine anglais le traita de fou, et à l'instant même il reçut une tasse de café en plein visage. Naturellement, un cartel s'en suivit; le capitaine Whittemore l'accepta, après avoir donné sa démission. Mais le capitaine anglais aurait, dit-on, exprimé ensuite le désir que l'affaire n'eût pas de suite, à quoi l'Américain aurait répondu que l'Anglais se battrait ou qu'il le recevrait en public.

Les choses étant arrivées à ce point, une rencontre était inévitable; rendez-vous fut pris pour avant-hier dans l'après-midi près de Arlington House; mais la police était avertie, et arrêta le capitaine Mackenzie. Son adversaire réussit à s'échapper en prenant la place du conducteur d'une voiture de plaisir qui se trouvait à portée et depuis on n'a pas pu mettre la main dessus.

— *Courrier des Etats-Unis.*

— Les marais de Montezuma, près d'Auburn, dans l'Etat de New-York, sont employés depuis trois ou quatre saisons, par des individus qui ont entrepris avec succès le commerce de grenouilles. Ils envoient chaque jour le fruit de leur pêche aux marchés de New-York et de Buffalo où ils en obtiennent un prix avantageux. Les gens qui font ce métier sont doués d'une grande adresse, que la pêche développe, et qui arrive à un degré surprenant. Ils pénètrent la nuit dans les marais, montés sur une pirogue et munis d'une lanterne sourde. Les grenouilles se rassemblent en grand nombre; ils choisissent leur victime et la harponnent avec une espèce de flèche légère qui ne manque jamais de l'atteindre au sommet de la tête. La mort est instantanée. Quand le jour est venu et la chasse finie, on dépouille les grenouilles, on sépare les membres postérieurs, et on les empile avec soin dans les barils, qui sont expédiés pendant la journée à leur destination. Les individus qui se livrent à ce commerce gagnent de trois à quatre dollars par jour.

Naissance.
— En cette ville, le 26 du courant, Madame Candide Bruneau a mis au monde une fille.

Décès.
— En cette ville, le 28 courant, à l'âge de 76 ans et 8 mois, Dame Marie-Claire Gagne, épouse de M. Pierre Papineau, père, charpentier.

— En cette ville, le 24 courant, M. David Handy, à l'âge de 36 ans.

— L'industrie, le 25 juillet courant, Louis Patenaude, écuyer, major de milice, âgé de 67 ans et 6 mois.

(Ce respectable vieillard a succombé à une maladie très douloureuse, qu'il a supportée avec la résignation d'un vrai et fidèle chrétien, et laisse pour déplorer sa perte trois filles et un garçon. Ce dernier est actuellement à Paris, à l'Exposition des beaux-arts, et a remporté ainsi qu'il a été annoncé dans les journaux, le second prix de sculpture au dernier concours.)

L'ORDRE est à vendre au Dépôt de Journaux de W. DALTON, Coin des Rues Craig et St. Laurent.

A VENDRE.
Plusieurs Machines à Coudre de la célèbre Manufacture de WILSON et SINGER, soit pour Familles, Tailleurs ou Cordonniers, garanties. Des instructions seront données. Prix très modérés. S'adresser à ce Bureau.

Je dois avant tout avertir les personnes à qui ceci pourrait agréer, que je ne suis et ne saurais être responsable des Dettes contractées—en se servant de mon nom—par ONESIME CYPRIEN.

Des faits vains à ma connaissance me forcent à mettre en garde tous ceux qui—par des considérations de personne ou de famille—seraient tentés de le recevoir.

EDMOND J. BARBEAU.
Montréal, 12 juillet 1862.

CHARLES GAREAU, MARCHAND DE HARDER FAITES.
En Gros et en Détail,
Coin des Rues McGill et Lemoine,
MONTREAL,
10 fév.

Mme. WINSLOW,
NOURICE D'EXPERIENCE ET DOCTEUR,
Attire l'attention des MÈRES sur son
SIROP ADOUCISSANT
POUR
ENFANTS,

qui facilite grandement la Dentition en adoucissant les Gencives, réduisant toute Inflammation, ôtera toute Douleur, Mouvement spasmodique, et il est sûr de tenir les

INTÉRIEURS DANS UN BON ORDRE.
Compter dessus, Mères, et il vous donnera du bon temps, et la

Force et la Santé à vos Enfants.
Non-seulement il délivre l'enfant de ses Douleurs, mais il donne de la vigueur à l'estomac et aux Boyaux, fait disparaître les Aigreurs, donne du ton et de l'énergie à tout le système. Il guérit presque immédiatement des

Tranchées et des Vents, et triomphe des Convulsions,—qui à moins d'être promptement guéries,—menent à la mort. Nous pensons qu'il est le MEILLEUR REMÈDE du MONDE, dans tous les CAS de DISSÉTERIE et de DIARRHÉE aux ENFANTS, que cela vienne de la Dentition ou de tout autre cas.

Vous direz à toutes les Mères qui ont un Enfant qui souffre des Maladies ci-dessus, NE LAISSEZ AUCUNE RAISON SE METTRE ENTRE VOUS ET VOTRE ENFANT SOUFFRANT. ET LA GUERISON SERA PROMPTE.—Où, et absolument SÛRE—si vous leur faites prendre cette Médecine à temps.

Des Directions en français sur chaque Botte. La vraie Médecine porte la signature de CURTIS et PERKINS, New-York.

Vendue par tous les Droguistes du monde.
BUREAU PRINCIPAL—13, Cedar St., New-York.
Prix, 25 cents la Botte.

JOHN F. HENRY et CIE., 30, Rue St. Henri, Montréal, Agents pour le Canada.
16 juillet. aa-93

ACHETEZ VOS INDIENNES, VOS CHEMISES REGATTAS, VOS BAS, et vos autres Marchandises de Coton, chez McDUNNOUGH, MUIR & CIE., où vous pouvez vous les procurer aux prix courants actuels.

Robans et autres nouveaux effets venant d'être reçus chez
McDUNNOUGH, MUIR et CIE.,
188, rue Notre-Dame.
30 juillet. am-99

Situation demandée.
UN jeune homme, muni de bonnes recommandations et ayant fait un Cours d'Etude complet, désirant donner, dans une maison privée, des Leçons de Français, de Latin, de Grec, de Littérature, de Rhétorique, d'Histoire, de Géographie, etc., etc., à des conditions très libérales. S'adresser à ce Bureau.
30 juillet. 99

JARRES POUR FRUITS.
JARRES SUPERIEURES DE HARTELL pour Fruits,—toute de verre, pas de mastic ou de cire, et parfaitement imperméable à l'air,—qui ont remporté le prix partant, à vendre à très bon marché par
A. G. DAVIDSON,
Droguiste,
Place d'Armes.

LE SIROP DE CASSIS
AROMATIQUE ET CARMINATIF
DE
DIXON,

EST le plus agréé, sûr et efficace des Remèdes pour la Diarrhée, Dysenterie, Choléra-Morbus et tous les Maux d'intestins, comme Flatuosité, Colique, etc.

Seul Agent pour le Canada,
A. G. DAVIDSON,
Chimiste,
Place d'Armes.

LE Soussigné vient de recevoir un large approvisionnement de Trousers et Bandages Anglais Supérieurs, qu'il met en vente à Bas Prix comme à l'ordinaire.

A. G. DAVIDSON,
Droguiste,
Place d'Armes.

30 juillet. 99

RAS DE COTON POUR MESSIEURS, A TRES BON MARCHÉ. Une grande quantité de Chaussons pour Messieurs à 7 1/2, 12 et 18. 3d. la paire.—Ces Chaussons valent 18, 4d. et même 1s. 8d. la paire,—ils viennent d'être reçus chez
McDUNNOUGH, MUIR et CIE.,
188, rue Notre-Dame.
30 juillet. am-99

ROMANS HONNETES.
UN VOYAGE DE NOCES,

OU
LUTHER ET SA FIANCÉE;

PAR
CONRAD DE BOLANDEN,
1 vol. in-12, toile à 30 cts.

LE XVI siècle est, de nos jours, l'objet de savantes et persévérantes études. Toutes les Sociétés et les Ecoles ont, tour à tour, parcouru cet immense trésor, où la vérité et l'erreur enveloppées autrefois tant de défenses et d'illusions. Comme l'Histoire, le Roman s'est inspiré de cette époque où Luther, reprenant les traditions des héros-artistes, brisa violemment l'unité politique et religieuse qui, jusqu'alors, avait fait la force et l'honneur de la société catholique.

La figure du père de la Réforme, dégagée des ennuis de l'erreur, attendait encore sa place dans le Roman Historique Chrétien. Cette lacune—car lacune il y avait—un écrivain de l'Allemagne, Conrad de Bolandén, vient de la combler en publiant un livre intitulé : UN VOYAGE DE NOCES.

Tous les Volumes de cette Collection sont en vente à la Librairie de
J. B. ROLLAND et FILS.
8, Rue St. Vincent.
30 juillet. 99

Gouvernante demandée.

ON demande, dans une famille canadienne, à la campagne, une personne anglaise, pouvant fournir de bonnes recommandations, qui pourrait enseigner la Musique et la Langue Anglaise. S'adresser à ce Bureau.
28 juillet. 98

KEMP et CIE.,
212, Rue Notre-Dame,
(2me Porte Est de l'Eglise Paroissiale).

VIENNENT de recevoir, par le North American, un bon Assortiment de VETEMENTS propres pour la Saison actuelle, comme :
CHEMISES DE MERINO GAZE,
Do
COUVERTES DE MERINO GAZE,
Do
PANTALONS DE MERINO GAZE,
Do
SOIE
—ACRIS :—
Gants de Kid blanc pour Messieurs,
Gants Lavender
N.B.—CHEMISES et COLLETS faits à ordre.
28 juillet. 88

UN VOYAGE DE NOCES,
OU
LUTHER ET SA FIANCÉE;
PAR
CONRAD DE BOLANDEN,
1 vol. in-12, toile à 30 cts.

LE XVI siècle est, de nos jours, l'objet de savantes et persévérantes études. Toutes les Sociétés et les Ecoles

Nouvellement arrivé de Boston.

VENANT d'être reçu, par la Ligne du Chemin de Fer du Champlain:

50 Douzaines de Crinolines "Princess Royal" Patente.

25 Douzaines de Crinolines "Princess Royal" à Ressorts pliants.

20 Douzaines de Crinolines "Princess Royal" pour Enfants.

Toutes d'un nouveau Patron. En vue chez DUFRESNE, GRAY & CIE., No. 290, Rue Notre-Dame.

NOUS désirons aussi attirer l'attention de nos Pratiques et du Public sur la réduction des Prix faites sur les MARCHANDISES de PRINTEMPS et d'ÉTÉ, telle qu'elle nous en assurera la vente immédiate.

La réduction sur nos

MANTES, CHALES, ROBES, PARASOLS, CHAPEAUX et DRAPS

est très-considérable; et ceux qui veulent avoir un BON MARCHÉ, feront bien de venir voir chez

DUFRESNE, GRAY & CIE., No. 290, Rue Notre-Dame.

ON A BESOIN DE DEUX APPRENTIS de 18 ans, et bien recommandés

DUFRESNE, GRAY & CIE., No. 290, Rue Notre-Dame.

18 juillet.

Sucres! Sucres!

Excellent Sucre de Porto Rico, Sucre blanc en Pain, Sucre Sec broyé, Sucre raffiné, moulu et extra-moulu, propres aux Confitures, etc.

A Prix modérés, chez

BRUNEAU et DUFRESNE.

MARINADES et EXCELLENT VIN BLANC, —Importation directe de Bordeaux, chez

BRUNEAU et DUFRESNE.

BEURRE FRAIS, en Tincture ou en Pot, de la célèbre Laiterie de D. Muir, St. Laurent, constamment en mains, chez

BRUNEAU et DUFRESNE.

Épiciers des Familles, 152, Rue Notre-Dame.

18 juillet.

Important aux Excursionnistes!

LES personnes ou les Familles qui ont l'intention de quitter la ville pour aller à la saison des Bains, feront bien de se procurer d'un bon Assortiment de LIQUEURS, VINS, ÉPICERIES, etc., de chez

BRUNEAU et DUFRESNE.

Épiciers des Familles, 152, Rue Notre-Dame.

18 juillet.

Collège de St. Laurent.

ON demande un MAÎTRE de MUSIQUE capable d'enseigner par Principes le Piano et la Musique instrumentale.

S'adresser, pour les Conditions, au Président du Collège.

7 juillet.

GLASGOW DRUG HALL,

[Vis-à-vis ALEXANDER,]

268, Rue Notre-Dame, 268.

MIEL! MIEL!—Venant d'être reçu, un Assortiment de BEAU MIEL BLANC en Boîtes.

Le VINAIGRE de TOILETTE de HARTE est un article indispensable à la Toilette durant cette chaude saison d'été; en l'employant pour les Bains, on le trouvera délicieusement rafraîchissant, et les Messieurs le trouveront un luxe pour se barbafer.—Prix, 25 cts. la bouteille.

SOUDE de CITRON pour la production d'une délicieuse Limonade.—Prix, 25 cts. la bouteille.

MEILLEURE HUILE de CHARBON non-explosive, 25. la Gallon, ou 5 Gallons pour 2 piastres.

J. A. HARTE, Droguiste, 78.

18 juillet.

Ecoutez! Ecoutez!

Un Poète enthousiaste a chanté les qualités du Thé comme étant un breuvage qui repose sans enlever, mais, dans notre humble opinion, si ce Poète avait vécu de nos jours, il aurait certainement abandonné ce sujet pour accorder la faveur de sa muse aux CÉLÈBRES EAUX de St. LEON. Et pourquoi? Parce qu'il n'y a rien de semblable pour conserver le tempérament durant les chaleurs de l'été.

J. A. HARTE, Droguiste, 94.

18 juillet.

LA

COMPAGNIE D'ASSURANCE HARTFORD

CONTRE LE FEU,

HARTFORD, Conn.

Incorporée en 1810.—Charte perpétuelle.

ACTIF.....\$952,158.55.

Des POLICES seront données, au nom de cette Compagnie, par le Soussigné, à des termes aussi favorables, suivant la nature des Risques, et la sécurité réelle des Assurés, et toutes les pertes seront équitablement payées sur les Fonds de Montréal.

ROBERT WOOD, Agent, 92.

14 juillet.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "HOME"

DE

NEW-YORK.

OFFICES :—112 et 114, Broadway.

CAPITAL COMPTANT.....\$1,000,000.00

ACTIF, le 1er Janvier 1892.....\$1,251,208.08.

Des POLICES seront données, au nom de cette Compagnie, par le Soussigné, à des termes aussi favorables, suivant la nature des Risques, et la sécurité réelle des Assurés, et toutes les pertes seront équitablement payées sur les Fonds de Montréal.

ROBERT WOOD, Agent, 92.

14 juillet.

COMPAGNIE D'ASSURANCE ETNA

DE

HARTFORD, Conn.

ACTIF, LE 1er JUILLET 1892.

Valeur Comptante.....\$52,464.00

Avoir sur les États-Unis.....745,862.16

Avoir sur la Ville.....225,920.00

Bons sur les Chemins de Fer.....107,412.00

Bons hypothécaires.....168,200.00

Propriétés foncières.....87,963.18

Esquisses en Caisses.....201,215.85

\$2,418,138.19

Des POLICES seront données, au nom de cette Compagnie, par le Soussigné, à des termes aussi favorables, suivant la nature des Risques, et la sécurité réelle des Assurés, et toutes les pertes seront équitablement payées sur les Fonds de Montréal.

ROBERT WOOD, Agent, 92.

14 juillet.

LA

COMPAGNIE D'ASSURANCE HARTFORD

CONTRE LE FEU,

HARTFORD, Conn.

Incorporée en 1810.—Charte perpétuelle.

ACTIF.....\$952,158.55.

Des POLICES seront données, au nom de cette Compagnie, par le Soussigné, à des termes aussi favorables, suivant la nature des Risques, et la sécurité réelle des Assurés, et toutes les pertes seront équitablement payées sur les Fonds de Montréal.

ROBERT WOOD, Agent, 92.

14 juillet.

LA

COMPAGNIE D'ASSURANCE HARTFORD

CONTRE LE FEU,

HARTFORD, Conn.

Incorporée en 1810.—Charte perpétuelle.

ACTIF.....\$952,158.55.

Des POLICES seront données, au nom de cette Compagnie, par le Soussigné, à des termes aussi favorables, suivant la nature des Risques, et la sécurité réelle des Assurés, et toutes les pertes seront équitablement payées sur les Fonds de Montréal.

ROBERT WOOD, Agent, 92.

14 juillet.

LA

COMPAGNIE D'ASSURANCE HARTFORD

CONTRE LE FEU,

HARTFORD, Conn.

Incorporée en 1810.—Charte perpétuelle.

ACTIF.....\$952,158.55.

LE SANG EST LA VIE.

LA

Salsepareille de Bristol

Est la véritable et unique Préparation pure pour la Guérison des

Humeurs Froides, l'Impétigo, les Dartres, la Teigne, l'Hydroisie, le Scorbout, les Tumeurs Blanches, etc., les Ecouelles, les Obstructions Femelles, la Stérilité, les Débités Nerveuses, la Syphilis, le Système, la Perte d'Appétit, les Langueurs, les Etourdissements et les Maladies du Foie qui conduisent aux

Fièvres Intermittentes et Remittentes

Fièvre Tremblante, aux Fièvres Biliennes, aux Fièvres à Frisson, aux Fièvres Soudes, à la Jaunisse, etc., etc.

Les Malades peuvent être assurés qu'il n'y a pas de danger de Médication, la moindre partie de Substance Mercurielle, Minérale, ou d'aucune Substance vénéneuse. Il est parfaitement inoffensif et peut être administré aux personnes les plus affaiblies par la maladie, comme aux enfants les plus délicats, sans faire le moindre mal.

UNE PIASTRE LA BOUTEILLE.

A vendre chez

R. J. DEVINS, Pharmacien, Près le Palais de Justice.

7 juillet.

Livres nouveaux.

SOMME des DONs de St. JOSEPH, par Isidore Isalano, 2me Edition entièrement revue, de la première de 1885, avec la traduction française en regard.

1861, 4 Vols. 12 rel. 7 6

VIES des SAINTS pour tous les Jours de l'Année, suivant l'Ordre de l'Office Romain, traduits des Légendes du Bréviaire, etc. 12 rel. 5 0

LES ESPÉRANCES de l'ÉGLISE, par le R. P. Ramieri, 1862, un gros Vol. 12 rel. 8 0

CEREMONIAL ROMAIN et Cours abrégé de Liturgie Pratique, etc., par M. l'abbé Falise, 1861, 4 Vols. 8 rel. 8 9

CEREMONIAL ROMAIN, rédigé d'après les sources authentiques, par Mgr. de Conny, 1 Vol. 8 rel. 10 6

Decreta Authentica Congregationis Sacrorum Rituum in Actis ejusdem Congregationis, 1858, 4 Vols. 4 rel. 10 6

RELATION ABRÉGÉE de quelques Missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France, par le R. P. Bressany, traduit de l'italien et augmenté d'un grand nombre de Notes par le R. P. Martin, 1 Vol. 8 rel. 5 0

En vente chez

FABRE et GRAVEL, Rue St. Vincent, No. 29.

18 juillet.

CARTE.

Le Soussigné, en cessant d'administrer les affaires de la *British American Manufacturing Company*, et en se retirant complètement des affaires, profite de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

ASHLEY HIBBARD.

Montréal, 1er juillet 1892.

COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE

FABRICATION DU CAOUTCHOUC.

LES Soussignés ayant acheté le fonds des ci-devant propriétaires de la COMPAGNIE ANGLO-AMERICAINE pour la fabrication du Caoutchouc (*British American Manufacturing Company*), et en se retirant complètement des affaires, profitent de cette occasion pour remercier sincèrement ceux qui l'ont favorisé par leur encouragement et recommander à leur plus favorable considération ses successeurs dans l'administration des affaires de la Compagnie.

